

# Chapitre II

Le commissaire principal Maryse Dalervi, grande patronne de la brigade criminelle de la DIPJ <sup>1</sup> réfléchissait dans son bureau. C'était une charmante femme de quarante ans, au corps sculptural et aux merveilleux yeux clairs et rieurs. Un gentil et joli sourire complétait parfaitement le tableau. À tel point que son compagnon l'avait surnommée « petite fée ».

Ces qualités ne l'empêchaient pas de diriger d'une main de fer son service de police. Devant elle, son adjoint, le commandant fonctionnel Arnaud Blanc, la regardait et attendait son habituelle diatribe. Celle-ci ne tarda pas.

– Comment ? Comment assurer la sécurité, traquer les criminels, avec des moyens de plus en plus réduits ? Toujours faire plus avec moins ! C'est du délire ! Du délire ! Il n'y a pas d'autre mot. Savent-ils au moins, ceux qui nous gouvernent, que les criminels sont de plus en plus malins ? Qu'ils utilisent la haute technologie ? Que nous sommes condamnés à suivre ? Qu'on compte le personnel, le matériel, les voitures de services, etc. Savent-ils au moins ce que fait la police ? Et ...

Mais nul ne sut jamais ce qu'allait dire la « petite fée » aimée et respectée de tous, compétente et guidant

---

<sup>1</sup> Direction Inter-régionale de la Police Judiciaire.

ces femmes et ces hommes dans l'exercice de leurs difficiles fonctions. En effet, un inspecteur avait frappé.

– Entrez, lâcha Maryse.

L'homme s'avança, salua et déposa l'objet sur le bureau. Puis, il sortit.

– Voici enfin ce que j'ai demandé, annonça la patronne. C'est ce que je voulais te montrer.

Arnaud Blanc prit l'objet et l'examina.

– C'est une pièce de jeu d'échec, c'est évident.

– Tout à fait. C'est une reine noire, en ivoire. Une pièce ancienne. D'après nos experts, elle a presque cent ans.

– Où l'a-t-on retrouvée ?

– Près du corps de cet Allemand assassiné hier rue Beau. Le problème, c'est qu'on ne sait rien sur lui. Personne n'a vu ni entendu quoi que ce soit. Il n'y a pas de mobile car on ne l'a pas volé, donc ce n'est pas un petit voyou qui a voulu le détrousser. On a demandé au consulat d'Allemagne de nous fournir tous les renseignements sur cet homme, mais à mon avis, cette démarche n'amènera rien de plus.

– Alors ?

– Alors, je te le demande, Arnaud, peux-tu mettre du monde dessus ?

– Tu viens de le constater toi-même ! Toujours moins de moyens. Franchement, avec ces pédophiles qu'on relâche dans la nature et qu'on surveille sans en avoir l'air, il y a du pain sur la planche. De plus, on est

sur plusieurs affaires criminelles, comme l'assassinat la semaine dernière d'un touriste scandinave ou le tueur des vieilles femmes de la Rose. Non, je ne sais pas si je vais avoir du personnel à consacrer à ce crime.

– Bon, n'en parlons plus. Alors, dans ce cas, « mon royaume pour une solution ? »

Tous deux ne disaient rien mais pensaient à la même chose. Ce fut Maryse qui rompit le silence :

– Mon alter-ego ? murmura-t-elle.

Son interlocuteur fit la grimace, car manifestement, il voyait de qui on parlait.

– Ça ne me plaît guère, car je n'aime pas spécialement ton « pote ». Quel est son nom déjà ?

– Il s'agit de Bruno Ripoll.

– Non, répondit Arnaud Blanc, pas lui ! La dernière fois qu'il est venu ici, on l'a pris pour un loubard. On lui a demandé ses papiers et, comme il faisait traîner les choses, ça a fini par des engueulades et on a failli se battre.

– Je m'en souviens, répondit Maryse en souriant. Rassure-toi, cette fois-ci, il te connaît et ne t'enverra donc pas rouler au sol. C'est un ancien de la PJ. Il a choisi ensuite le privé car il n'aime pas beaucoup la hiérarchie et la discipline, c'est un franc-tireur.

– C'est le genre « rebelle ».

– Oui, mais efficace. Je vais le convoquer tout à l'heure et nous discuterons. S'il peut nous donner une piste, ce sera tout bénéfique pour nous. Bien sûr,

officiellement, on n'en saura rien. Bruno nous permettra juste de gagner du temps.

– Je te signale quand même qu'un « cousin », ça se paye et cher. Tu comptes le rétribuer avec de la gratitude ?

Maryse Dalervi sourit de nouveau :

– J'ai suffisamment de relations pour lui décrocher une récompense du gouvernement. Ils savent parfois être reconnaissants.

– Tiens, tu leur trouves des vertus maintenant ?

\*

L'homme était habillé d'un costume clair. Il sortit du magasin, jeta un coup d'œil à droite et à gauche, ne remarqua rien de suspect et s'élança dans la rue de Rome. Il était d'humeur joyeuse car c'était la première fois depuis longtemps qu'il ...

Il ne vit pas qu'on le suivait. Son examen trop sommaire et surtout son inexpérience en la matière ne lui avaient rien montré. Celui qui le filait était grand et paraissait musclé. La quarantaine sportive, il portait les cheveux longs, noués par un catogan. Il était vêtu d'un blouson de cuir un peu usé, genre pilote de chasse. Son jean et ses « santiags » l'auraient fait passer pour un voyou à la petite semaine, ce qu'il n'était absolument pas. Une paire de lunettes de soleil cachait ses yeux étranges, mélange bizarre de bleu, de vert et de marron. Sa démarche souple et son pas rapide trahissaient son

habitude du sport. Il ne quittait pas sa cible des yeux sans avoir l'air de la regarder.

L'homme au costume clair tourna dans la rue Dragon et s'arrêta devant un immeuble neuf. Il sonna au premier suivant un code convenu. On lui répondit et il entra. La porte ne s'était pas tout à fait refermée car son suiveur l'avait coincée de manière si discrète que nul n'aurait pu le remarquer. L'homme au blouson attendit quelques secondes puis pénétra lui aussi dans l'immeuble.

« Voyons, se dit-il. Il en est à sa première rangée d'escalier ».

En effet, l'autre montait à pied. Le fait de marcher sur un palier produisit un bruit différent et l'homme au blouson en conclut qu'il était au premier. Se basant sur ce principe, il entendit l'homme passer sur le deuxième palier et continuer. Au troisième, la porte s'ouvrit et un bruit confus de conversation lui parvint.

L'homme au blouson de cuir monta les escaliers sans faire de bruit et arriva devant la porte du troisième. Il colla son oreille sur le battant mais n'entendit rien.

« Reprenons les bonnes habitudes ».

Il se pencha sur la serrure et sortit quelques outils de sa poche. Après quelques minutes, il se mit au travail. Là, était le plus délicat. Si quelqu'un passait dans l'appartement près de la porte, il se ferait coincer. Mais cette éventualité ne devrait pas se produire si ses renseignements étaient bons ! Et puis la serrure, d'un modèle ancien, céda facilement.

Derrière l'huis, il n'y avait personne. Bien écouter était la seule chose à faire, car il ne connaissait pas la topographie des lieux. Rapidement, une pièce dont la porte n'était pas fermée attira son attention. Les bruits qui en venaient ne faisaient aucun doute sur ce qui s'y passait.

« À nous, monsieur l'adultère », sourit-il.

Sortant un mini-périscope de sa poche, il le glissa dans l'entrebâillement de la porte pour regarder le spectacle. L'homme était là, en tenue d'Adam, avec une jolie personne aussi peu vêtue que lui. Il adapta un petit appareil photo numérique au périscope et il prit une série de clichés. Le couple, dans le feu de « l'action », n'avait rien vu, ni entendu.

« C'est presque trop facile », se dit-il.

Il repartit sans être inquiété, regagna sa moto, une Harley-Davidson SPORTERS 1200 Roadster et s'inséra dans la circulation.

\*